



Raining Stones

de Ken Loach

Fiche technique

Grande - Bretagne - 1993

1h30 - Couleur

Réalisateur :

Ken Loach

Scénario :

Jim Allen

Musique :

Stewart Copeland



Interprètes :

Bruce Jones

Julie Brown

Ricky Tomlinson

Tom Hickey

Mike Fallon

Christine Abott

Résumé

Il n'y a pas beaucoup de moutons à Manchester. Malgré tout, dans la Lande, en dehors de la ville, ils feraient mieux de rester sur leurs gardes et se méfier des voleurs. Ils pourraient très vite se retrouver dans un sac, sous forme de côtelettes, et vendus à l'arrière d'une camionnette. Sale temps pour les moutons, mais sale temps aussi pour les voleurs.

Critique

Raining Stones confirme l'orientation de Ken Loach depuis **Riff-Raff**. Loach est revenu à des films moins ambitieux, financés principalement par la télévision et ayant trait à l'Angleterre d'aujourd'hui. Mais, loin du formalisme un peu appuyé du très beau **Looks and Smiles** (tourné en noir et blanc), Loach a choisi de rester fidèle à ses préoccupations tout en évitant les excès de pathos dont ont pu souffrir certains de ses films précédents (**Fatherland**)...

La première chose qui frappe dans **Raining Stones** est ce sentiment de malaise face à un *no man's land* économique et humain saisis par un filmage sans complaisance : le style de Loach, qui emprunte au documentaire, n'est pas à proprement parler du cinéma-vérité. Les personnages centraux du film sont très

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

écrits mais, en revanche, leur univers est peuplé par des gens que Loach filme au détour d'une rue ou à la sortie d'un pub. Passe alors un sentiment de vie qui ne cède jamais la place à l'attendrissement forcé ou au sentimentalisme...

Raining Stones semblera à certains moins exigeant que **Riff-Raff** et il est vrai que Loach y introduit quelques gags plutôt maladroits, destinés à aérer de temps à autre le film. Mais il réussit aussi à éviter les pièges multiples que lui tend le scénario.

On retrouve dans **Raining Stones** ce qui fait aussi le meilleur de Loach un découpage minimal, une grâce véritable dans la direction d'acteurs, qui tend toujours vers la justesse sans jamais sombrer dans le vérisme sordide. Et l'objet-film de trouver une cohérence véritable avec le monde qu'il dépeint. Si je devais citer une scène qui résume à elle seule la force et la sincérité de ce film, ce serait celle où Tommy rentre chez lui et tombe sur sa fille venue lui rendre visite...

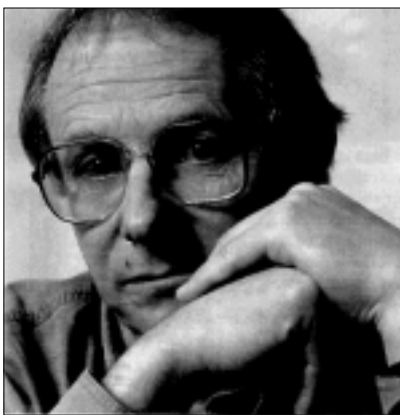
Ken Loach réitère dans la veine de **Riff Raff** une fiction documentaire sur l'Angleterre d'aujourd'hui du côté des laissés-pour-compte. Acteurs non professionnels recrutés sur le terrain, scénario écrit par un type (Jim Allen) qui sait de quoi il parle et structure légère (16 millimètres) pour mieux habiter les lieux et coller à la réalité. Ni film à thèse, ni pamphlet vitriolé, **Raining Stones** épingle sur le ton de la comédie crue(lle) les petites misères ordinaires de Bob et Tommy, chômeurs catholiques parmi d'autres dans cette banlieue sinistrée de Manchester. Pour survivre, souci principal, ils accumulent des larcins mineurs et minables (voler un mouton qu'ils n'osent pas assommer, voler puis revendre leur pelouse aux conservateurs). C'est le côté léger malgré tout du film. (Mais pour préserver la dignité (mise à mal quand Tommy est réduit à accepter de l'argent de sa fille), Bob, qui veut à tout prix que sa fillette commu-

niant soit sapée comme une princesse, va devoir emprunter. Et la terreur de trancher dans l'humour gaillard avec l'apparition d'un très méchant usurier. On a droit alors à une puissante scène de menace où ça ne rigole plus du tout.

Excédant ce qui faisait la force de **Riff Raff**, on sent Loach un chouïa plus accablant avec ses personnages, et plus présent en tant que metteur en scène ficelant des moments forts, émouvants, drôles ou à suspense. Cette maîtrise n'entame pas sa morale cinématographique bien que la fin du film soit à cet égard assez ambiguë. On nous laissait entendre que la religion était un dérivatif opiacé (air connu) aux démissions de la politique, or voilà que le prêtre de l'histoire intervient activement quand Bob, ayant tué accidentellement l'usurier, veut se livrer à la police. En substance : pourquoi ce pauvre Bob payerait-il d'ennuis supplémentaires la mort d'un salaud qui arrange tout le monde ? Ce discours justicier ne manquera pas de déconcerter, voire de réjouir. Mais on a du mal à se dire que "la morale est sauve", au mieux on applaudit à cette pirouette décapante de fin de film.

Camille Taboulay
Cahiers du Cinéma n°469

Entretien avec le réalisateur



Ken Loach, réalisateur

Où avez-vous trouvé cette histoire de robe de communion solennelle ?

C'est Jim Allen, mon scénariste, qui a eu cette idée. Ça fait vingt ans qu'on travaille ensemble, sur des tas de projets ! Jim appartient à la classe ouvrière. Il est né dans cette cité où nous avons tourné. Il a été docker, mineur, maçon, et n'a commencé à écrire qu'à l'âge de 30 ans. Nous cherchions une histoire très contemporaine et, comme il est issu d'une famille catholique, il a eu cette idée.

Vous êtes-vous inspiré de l'actualité ? L'épisode de l'usurier, par exemple ?

On s'est inspiré d'un fait divers : une jeune femme seule avec trois enfants, incapable de rembourser une somme minuscule. Les usuriers sont arrivés chez elle avec des bergers allemands, ont défoncé sa porte et ont tout cassé. Mais ce n'est pas un cas isolé. Ce genre d'histoires est de plus en plus fréquent. C'est l'héritage Thatcher. Avec le retour de la pauvreté, les usuriers reviennent.

A côté de cette violence, Raining Stones, tout comme Riff-Raff, est bourré d'humour. C'est nouveau chez vous, non ?

Je ne crois pas avoir jamais manqué d'humour. Seulement, j'ai fait quelques films pas très réussis ! Mais il est vrai qu'on ne peut pas aller là où on a tourné **Raining Stones** sans avoir envie de rire. Les gens sont vraiment drôles, là-bas ! Partout où les conditions de vie sont difficiles, d'ailleurs, il y a de l'humour.

Vous-même êtes issu d'un milieu ouvrier. Vous avez le souvenir d'avoir beaucoup ri dans votre enfance ?

Sûrement pas autant qu'on aurait pu, mais parce que j'étais enfant unique. Lorsqu'on est seul, la vie difficile n'engendre pas l'humour. En groupe, c'est différent.

Je pense que mon père se marrait au travail. C'est une affaire de classe

sociale : vraiment, les riches ne sont pas drôles !

Vous montrez un prêtre qui couvre une mort violente.

C'est une décision pragmatique : l'usurier est mort et ne revivra pas. Et Bob ne lui a pas tiré dessus ! C'était, d'une certaine manière, un accident... De toute façon, ce prêtre est une exception. L'Eglise n'a pas changé. La majorité du clergé soutient toujours la propriété, le pouvoir et les privilèges.

Pourquoi avoir choisi cette exception ?

Ce personnage est inspiré de quelqu'un que je connais, quelqu'un de très humain. La hiérarchie de l'Eglise catholique est à l'image de Jean-Paul II, le pape le plus réactionnaire qu'on ait jamais connu. Mais il subsiste une petite communauté de prêtres qui, par tradition, s'identifient aux opprimés.

Votre film s'achève sur un plan de communion. Pourquoi ?

Mais parce que c'est une histoire de communion ! Et que c'est la fin de l'histoire. Ça n'a pas d'autre signification. Je n'ai pas tourné un film religieux, même si l'on éprouve de la sympathie pour ce prêtre. Je crois simplement que la fin du film dit que Bob a survécu. Oui, c'est cela, il s'agit de sa survie.

C'est une fin optimiste...

Un happy end temporaire. Seul un épisode est résolu. La situation de base n'a pas changé.

La force de votre cinéma, c'est aussi celle de vos personnages, donc de vos acteurs. Comment les choisissez-vous ? Ricky Tomlinson, par exemple, d'où vient-il ?

Je le connais depuis longtemps, c'est un type extraordinaire. Il a été maçon et il a fait deux ans de prison, dans les années 70, pour avoir mené une grève dans le bâtiment. Puis, il a été imprésario, humoriste. Et vous voyez la suite. Il est très drôle, très émouvant, très vrai. Et il n'a pas peur, de se révéler, de se mettre en danger.

Comment dirigez-vous vos comédiens ?

Je ne leur donne le scénario que scène par scène, pour qu'ils ne sachent pas comment se termine l'histoire. A un moment, Bruce Jones, qui joue le rôle de Bob, pensait même qu'il allait être tué. Je crois qu'il est important qu'une scène soit jouée pour elle-même, dans l'instant, sans que l'on connaisse à l'avance le dénouement.

Télérama n°2282 6 oct.93

Kenneth Loach

Réalisateur anglais né en 1936.

Il utilise dans ses premiers films les techniques de la télévision. Autre dominante dans son œuvre : les marginaux (le jeune garçon de **Kes**, la jeune fille névrosée de **Family Life**). Un souci de réalisme l'anime qui n'exclut pas obligatoirement des préoccupations esthétiques (**Black Jack**). Il réunit toutes ces clefs de son œuvre dans **Regards et sourires**, un film qui, malgré l'accueil chaleureux de la critique, fut desservi par l'austérité de la mise en scène. **Hidden Agenda** évoque la lutte de l'IRA et une rocambolesque machination de Mme Thatcher.

Filmographie

Plusieurs courts métrages.

Longs métrages:

Poor Cow	1967
Pas de larmes pour Joy	
Kes	1969
Family Life	1972
Black Jack	1978
The Gamekeeper	1980
Looks and Srnilles	1981
Regards et sourires	
A question of Leadership	1981
Fatherland	1986
Hidden Agenda	1990
Riff-Raff	1990
Raining stones	1993
Ladybird	1994
Land and freedom	1995

